

Éditorial : L'Un de l'autre, quid des identités

Il n'y a qu'à regarder cette vidéo qui circule sur les réseaux sociaux pour être soi-même happé par la puissance de l'identification dans sa dimension spéculaire. Vous y verrez deux nourrissons, vraisemblablement des jumeaux, se mirer, se sourire, les visages s'avançant l'un vers l'autre, le regard énamouré. Ils ont probablement moins de six mois, et sont happés par l'image l'un de l'autre. Pour ceux qui iront jusqu'au bout de cette vidéo, vous verrez alors que le bébé de gauche, particulièrement enthousiaste au début, finit par manifester une sorte d'inquiétude, rappelant que « l'agressivité [...] apparaît dès la première ébauche d'identification, dont elle découle » [\[1\]](#).

Il y a pour l'humain quelque chose de l'image de son prochain qui n'est pas sans lui faire angoisse, car c'est par là, nous dit Lacan, que « s'introduit cette faille spéciale qui se perpétue chez [l'homme] dans la relation à un autre infiniment plus mortel pour lui que pour tout autre animal » [\[2\]](#). Aussi la sauvagerie n'est-elle peut-être pas si *bestiale*, mais ressort plutôt du *tranchant mortel du stade du miroir*.

L'époque traduit une modification dans les procès identificatoires des sujets. Pour que l'être humain puisse s'identifier à « l'autre comme à tous les autres », Éric Laurent rappelait qu'« une identification préalable forte » était requise [\[3\]](#). Sans cette force inaugurale, l'identification est d'un autre genre et participe vraisemblablement de la décroissance de l'idéal épinglée par Jacques-Alain Miller sous le mathème $a > I$: « la *Massenpsychologie* freudienne, indique-t-il, est avant tout centrée sur l'identification[,] celle qui s'esquisse pour nous, à partir des données contemporaines, ne l'est pas, n'est pas avant tout centrée sur l'identification » [\[4\]](#).

Il a un quart de siècle, J.-A. Miller et É. Laurent dessinaient les contours de la question qui ferraillait alors discrètement la fin des années 1990 : « qu'est-ce que devient l'identification lorsqu'il y a inconsistance de l'Autre ? » [5] J.-A. Miller avançait que l'identification fait finalement « l'objet d'une préoccupation croissante de l'opinion. Et il faut dire que là on note les désarrois [...] de l'opinion publique sur la question de l'identification. Le malaise dans la civilisation se fait manifeste aujourd'hui à ce niveau, le souci de l'identité [et] c'est patent au point d'en être inquiétant » [6].

Vingt-cinq ans plus tard, qu'en est-il de « la crise contemporaine [...] de l'identification » [7] ? Où en sommes-nous de nos inquiétudes ? Sur fond d'une « sociologie du déclin du Nom-du-Père » [8], *quid* des identités mues par une identification moins *centrale* et moins *forte* ? *L'Hebdo-Blog, nouvelle série* prend latéralement la question pour relire, aux abords du débat contemporain, des textes clés.

[1] Chiriaco S., « Depuis la nuit des temps », *Ironik*, 1^{er} mai 2010, [publication en ligne](#).

[2] Lacan J., *Le Séminaire*, livre I, *Les Écrits techniques de Freud*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 171-172.

[3] Laurent É., *in* Miller J.-A. & Laurent É., « L'orientation lacanienne. L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 4 décembre 1996, inédit.

[4] Miller J.-A., *in* Miller J.-A. & Laurent É., « L'orientation lacanienne. L'Autre qui n'existe pas... », *op. cit.*, cours du 11 décembre 1996.

[5] *Ibid.*, cours du 4 décembre 1996.

[6] *Ibid.*

[7] *Ibid.*

[8] Cottet S., « La galère sociale », *Ironik*, 1^{er} mai 2010, [publication en ligne](#).

Identification, norme, singularité

Avec Freud, la question du lien à l'autre s'est posée pour la première fois en termes d'économie libidinale [*]. Le premier modèle psychanalytique du groupe est structuré comme l'inconscient, par l'instance du père, la répression de la jouissance et les satisfactions identificatoires. Nous n'en sommes plus là ; ainsi Éric Laurent met en avant le fantasme en tant qu'il fait lien social, un lien évanescent mais qui permet au sujet de « se ressaisi[r] dans sa perte » [1]. Que peut-on apprendre sur ce point du lien à l'autre au fil d'un parcours analytique ?

D'emblée, dans son enseignement, Lacan s'est opposé à la visée identificatoire d'une analyse. Dans son texte sur la causalité psychique, il fait même de l'identification la cause de la folie, et dans « Le stade du miroir... » et « L'agressivité en psychanalyse », il effectue un repérage précis de la dimension aliénante de l'identification imaginaire – je suis toujours, de son fait, divisé entre moi et l'autre [2]. Il ne s'en tient pas non plus à la position freudienne selon laquelle l'identification à un trait prélevé sur un autre est au fondement du lien social en ce qu'elle permet de collectiviser

l'inconscient. L'inconscient pour Lacan est « un inconscient disjoint de l'identification » [3], et donc du signifiant-maître. Il est du registre de l'événement de corps, réel « d'exclure le sens » [4]. L'enjeu des inventions institutionnelles de Lacan sera ainsi de fonder une communauté de travail qui ne repose pas sur l'identification.

Le terme de *singularité* est donc celui que nous opposons, dans notre orientation, à celui d'*identification* ou de *norme*. On peut néanmoins se demander ce qu'a de si spécifique la psychanalyse à cet égard. De fait, et c'est certainement encore beaucoup plus prononcé dans le monde anglo-saxon, l'idée du « à chacun sa solution » est tout à fait acceptée. Dans le champ de la sexualité, ces solutions sont le polyamour, les diverses combinaisons du monde *trans*, les perversions organisées en catalogue et qui permettent un supposé accord instantané des jouissances sur les sites et applications de rencontres. Pour la parentalité, il y a depuis longtemps et sans que cela cause les remous que l'on a connu en France, l'adoption et la FIV entre homosexuels, la GPA et le don de sperme entre amis, le démantèlement de l'autorité parentale entre trois ou quatre « parents » reconnus par les tribunaux. Pour le monde du travail, il y a de plus en plus de personnes qui travaillent en *free-lance*, de chez eux, avec des contrats flexibles, cumulant plusieurs activités, etc. En ce qui concerne la « folie », est plutôt revendiqué le droit à la différence, à la neurodiversité : ceux qui sont sur le spectre de l'autisme, très élargi, car il permet d'absorber toutes les psychoses non délirantes dans un pays qui ne reconnaît les psychoses que lorsqu'elles sont déclenchées, revendiquent leur différence ainsi que leur plus grande adéquation aux nouvelles technologies. Ils sont d'ailleurs valorisés à ce titre par Apple, Google, Microsoft, Facebook. Ceux qui entendent des voix se réunissent pour en parler au sein du réseau *Hearing Voices*, tous les types d'addiction ont leurs groupes anonymes, y compris pour les *addicts* aux groupes d'*addicts*. Une grande partie des gens de moins de quarante ans sont tatoués, ont des

piercings ou tout autre façon de personnaliser, de s'approprier leurs corps. La particularité règne donc, la grand-route du symbolique est désaffectée, et les anormaux sont plutôt ceux qui font le choix d'une vie monogame et hétéro-normée, comme on dit depuis Judith Butler. D'ailleurs, est apparu un terme plutôt péjoratif pour désigner ceux qui n'ont pas changé de genre, qui consentent à se laisser déterminer par leur anatomie : les *cisgenres*.

Alors, en quoi cette floraison des particularités, cette normalisation du hors-norme, diffère-t-elle de la singularité que la psychanalyse met en avant, singularité dont Anne Lysy disait qu'il ne fallait pas qu'elle devienne notre « poumon moliéresque » [\[5\]](#) ? Sur ce point, je vais opérer une corrélation avec des développements dans notre champ sur l'événement de corps et le *sinthome*, développement qui m'a été inspiré par le commentaire d'É. Laurent lors de la séquence des AE du congrès de la New Lacanian School à Paris, le 30 avril 2017. S'appuyant sur le cours de Jacques-Alain Miller, « Choses de finesse en psychanalyse » [\[6\]](#), il nous a proposé la formule suivante : « un psychanalyste à la hauteur de son acte est sinthome du discours qu'il entend » [\[7\]](#).

Déplions cette orientation précise. Tout d'abord, l'acte est avant tout du côté de l'analysant : c'est dans la dimension de l'acte que l'analysant parvient à se séparer et de la chaîne signifiante qui le voue au *manque-à-être*, et de l'objet qu'il est dans son fantasme. Mais l'acte est bien entendu aussi du côté de l'analyste, car c'est l'acte de l'analyste qui « éduque » l'analysant à la possibilité d'un acte. Pour spécifier plus avant la dimension de l'acte, puisqu'elle est aussi celle de la singularité – elle permet une alternative à la prolifération de solutions particulières qui ne vont pas, de structure, sans effets ségrégatifs, ainsi que Lacan l'avait annoncé dans sa « Note sur le père » [\[8\]](#) en prédisant l'extension des processus ségrégatifs du fait de l'évaporation du père – je m'appuierai sur le texte de J.-A. Miller

« *Marginalia* de “Constructions dans l’analyse” » [\[9\]](#).

J.-A. Miller y souligne ce qui travaille Freud à la fin de sa vie : « la découverte de l’implication de l’analyste dans l’analyse ». Le fil de ce texte, qui fait suite à « L’analyse finie et l’analyse infinie », c’est que la vérité a structure de fiction, voire de délire [\[10\]](#). Il est donc logique que Lacan ne pense pas l’implication de l’analyste dans la cure sur le versant de la vérité, et qu’il place interprétation et construction du côté de l’analysant, contrairement à Freud : « Lacan [...] met du côté de l’analysant, non seulement la remémoration, mais aussi la construction, donc toute la tâche est du côté de l’analysant, et ce qui revient à l’analyste, c’est l’acte [...], c’est l’autorisation symbolique de procéder à la tâche analysante [...]. L’acte analytique consiste à autoriser symboliquement la tâche analysante. [L]’analyste [est] à la place de ce qui garantit la validité de l’exercice analytique » [\[11\]](#).

L’acte de l’analyste est donc ce qui autorise la tâche analysante, mais aussi, à mon sens, ce qui pousse l’analysant à l’acte, c’est-à-dire à se séparer de sa jouissance selon la logique de ce que J.-A. Miller a nommé le *Fort-Da* pulsionnel [\[12\]](#) (montrer l’objet/s’en séparer) dans son « Introduction à la lecture du Séminaire *L’angoisse...* ». L’acte analytique n’est donc pas quelque chose qui se produit une seule fois sur le mode du franchissement du Rubicon : c’est la présence de l’analyste, en tant qu’il incarne quelque chose qui dérange, de l’ordre de l’*Unheimlich*, qui force le sujet à se confronter à ses propres exigences pulsionnelles et à inventer une solution dans le registre de la singularité plutôt que de se réfugier dans une particularité sans grande efficacité quant au traitement de la jouissance en jeu.

Dans « Choses de finesse... », le lien entre acte analytique et événement de corps se dessine : J.-A. Miller y situe la séance analytique dans le registre de l’instant, de la rencontre, de l’événement : « Tout tient à l’événement, un événement qui

doit rester incarné, qui est un événement de corps – définition que Lacan donne du sinthome. Le reste [...], c'est un habillage [...]. Mais le noyau [...], c'est l'instant de l'incarnation » [\[13\]](#).

Le psychanalyste à la hauteur de son acte est donc celui qui se confronte au singulier sans se réfugier dans le particulier. C'est ainsi que j'entends la phrase d'É. Laurent déjà citée : « un psychanalyste à la hauteur de son acte est sinthome du discours qu'il entend », et ce, en tant que le sinthome « est un événement du corps substantiel, celui qui a consistance de jouissance » [\[14\]](#). En clair : l'acte analytique consiste à se faire sinthome, c'est-à-dire *événement du corps de l'analysant*. La présence du corps de l'analyste doit pouvoir être événement du corps de l'analysant. Enfin, c'est en refusant de faire d'un cas un cas particulier d'une classe que l'analyste opère *analytiquement* et non *cliniquement*. C'est ainsi que l'analysant peut se libérer de son inconscient, que J.-A. Miller définit comme une défense : « *l'inconscient est une défense contre la jouissance dans son statut le plus profond qui est son statut hors-sens* » [\[15\]](#).

Pour conclure : la singularité, c'est donc la jouissance en tant qu'elle est, de structure, hors sens, événement du corps *substantiel*, et non pas du corps *imaginaire*. La particularité, c'est la tentative de résorber sa singularité dans une classe en se faisant cas particulier. La singularité du sinthome obtenu dans une analyse l'est du fait d'une isolation de ce noyau de jouissance, de son extraction du sens commun. C'est ce point, au-delà des signifiants isolés et du fantasme traversé, que vise l'analyse.

[\[*\]](#) Version réduite et revue d'un texte initialement publié dans les actes du bureau de Rennes de l'ACF-VLB sous le titre : « Destins du lien en fin d'analyse », *Suites & Variations*, 2016-2017, *Les Identifications*, p. 81-97.

[\[1\]](#) Laurent É., « La jouissance et le corps social », *Lacan*

Quotidien, n°594, 14 juillet 2016, [publication en ligne](#).

[2] Cf. Lacan J., « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique », « L'agressivité en psychanalyse » & « Propos sur la causalité psychique », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, respectivement p. 93-100, p. 101-124 & p. 151-193.

[3] Laurent É., *L'Envers de la biopolitique. Une écriture pour la jouissance*, Paris, Navarin/Le Champ freudien, 2016, p. 218.

[4] Lacan J., « Joyce le Symptôme », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 570.

[5] Lysy A., intervention lors de Question d'École « Psychanalyse dans la cité », 21 janvier 2017, inédit.

[6] Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Choses de finesse en psychanalyse » (2008-2009), enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, inédit, [disponible sur le site de l'ECF](#).

[7] Laurent É., intervention lors du congrès de la NLS « Autour de l'inconscient. Place et interprétation des formations de l'inconscient dans les cures psychanalytiques », 29 & 30 avril 2017, inédit.

[8] Lacan J., « Note sur le père et l'universalisme », *La Cause du désir*, n°89, mars 2015, p. 8, [disponible sur Cairn](#).

[9] Miller J.-A., « *Marginalia* de "Constructions dans l'analyse" », *NLS Messenger*, n°31, 2010-2011, p. 3.

[10] « Lacan sera très doux quand il dira *la vérité a structure de fiction*, parce qu'au fond, d'une certaine façon, Freud dit *vérité a structure de délire* » (*Ibid.*, p. 7).

[11] *Ibid.*, p. 16.

[12] Cf. Miller J.-A., « Introduction à la lecture du Séminaire *L'angoisse* de Jacques Lacan », *La Cause freudienne*, n°59, février 2005, p. 100, [disponible sur Cairn](#).

[13] Miller J.-A., « L'inconscient et le sinthome », *La Cause freudienne*, n°71, juin 2009, p. 76, [disponible sur Cairn](#).

[14] *Ibid.*, p. 78.

[15] *Ibid.*, p. 77.

Une identification à distance

L'identification contribue à transformer ce qui est de l'extérieur en intérieur. C'est une façon d'aménager l'espace, d'y introduire une certaine vérité qui n'est autre que celle du corps. L'identification participe à la mise en place de lieux, le lieu de « l'un comme tel [devient celui de] l'Autre » [1]. Pour en rendre compte, la topologie, en particulier celle du tore troué, est d'une aide précieuse, en ce qu'elle ne cesse d'interroger ce qui, en matière d'identification, relève de la structure et/ou de la forme.

Pour la psychanalyse, l'identification n'est pas optionnelle, il n'y a pas de sujet non identifié. Pourquoi ? Parce que dès les premiers jours de sa venue au monde le nourrisson se mesure à un insuccès de structure, un échec sans cause, qui, de plus, l'accompagnera sa vie durant, celui d'une perte de ce qui n'a jamais été possédé. Le défaut d'un *avoir premier* est de règle, indépendamment de tout objet. Pour cette raison, l'identification ne peut être qu'une réponse de second choix, après un premier jamais advenu, second choix qui s'impose sous

la forme d'une tyrannie, celle du *Qui suis-je ?*, comme étant l'âme du sujet cartésien.

Cette tyrannie peut-elle se desserrer ? En d'autres termes, l'identification peut-elle se montrer moins dévorante à l'endroit de l'Un, du trait unaire, et de sa répétition ? C'est à répondre favorablement à cette question que dépend une possible émancipation. Formulée autrement, la question devient : l'identification se cristallise-t-elle inévitablement en une identité, laquelle impose d'être toujours renouvelée et, par conséquent, reconduite ?

L'identité est fragile, foncièrement fragile, la raison tient à ce qu'elle n'est pas performative et reste arrimée au bon vouloir d'un Autre. Le « je suis » de l'identité est un énoncé constatif, une description, qui implique d'être vérifié et donc renvoyé inévitablement à un sujet supposé savoir.

Aux yeux de Lacan la triade freudienne des identifications s'est avérée insuffisante au point de devoir être complétée par une quatrième : l'identification au symptôme. À quelle nécessité répond le rapprochement de l'identification avec la dimension du symptôme ? La question se pose d'autant plus que Freud lui avait réservé une place de choix à travers le scénario du pensionnat gagné par une épidémie symptomatique. Il s'agissait en réalité d'une collectivisation par le symptôme, l'identification portant, elle, sur le désir. La proposition de Lacan est bien différente. Elle permet de penser une identification à un symptôme comme le résultat de ce qui ne peut plus s'analyser, d'un symptôme pris comme Un, et pour lequel il n'y a rien d'autre. De cette façon le symptôme n'est plus traité selon le trait unaire, comme un signifiant où l'Autre se ramasse. C'est par cette voie que peut s'appréhender un passage à la nomination comme quatrième consistance, et une nomination des trois autres, sans qu'intervienne la différence unaire. La question de savoir si cette quatrième identification est exclusive de toute autre, qu'elle engage un effacement de l'identification au trait,

reste ouverte.

L'identification au symptôme, c'est-à-dire au quatrième, consiste en un « savoir y faire ». Mais pas de n'importe quelle façon : en « prenant ses garanties », en adoptant une « espèce de distance » [2], précise Lacan. Une identification sous garantie, soucieuse de garder ses distances... est-ce un principe de précaution ? Cette précision invite sans doute à considérer qu'il n'est pas exclu que quelques « lichettes » de jouissance puissent encore adhérer au symptôme, pourtant analysé.

[1] Lacan J., Le Séminaire, livre IX, « L'identification », leçon du 29 novembre 1961, inédit.

[2] « En quoi consiste ce repérage qu'est l'analyse ? Est-ce que ce serait, ou non, s'identifier, *tout en prenant ses garanties d'une espèce de distance*, à son symptôme ? » (Lacan J. Le Séminaire, livre XXIV, « L'insu que sait de l'une bévue s'aile à mourre », leçon du 16 novembre 1976, *Ornicar ?*, n°12/13, décembre 1977, p. 6, nous soulignons).

Les identifications : de « Massenpsychologie » aux « Uns-tout-seuls »

[...] L'« identification fait [...] lien social. [...] Et c'est pourquoi Freud a pu glisser sans peine de l'analyse subjective à la *Massenpsychologie* » [*][1] : ce concept permet de saisir l'articulation du sujet de l'inconscient à l'Autre comme *champ*, en un temps donné, une époque, un état des discours. À l'heure de la globalisation, de la remise en cause par le

discours de la science et du capitalisme de la transmission et de la tradition, « [q]u'est-ce qui reste invariable [...] et qu'est-ce qui change, quand l'Autre social [...] fait désormais accueil [à des] norme[s] nouvelle[s] ? » [2] Quelles identifications se proposent au sujet ? [...]

Captation imaginaire, réponse symbolique

L'identification est d'abord située par Lacan comme un phénomène par excellence imaginaire. C'est l'époque du « Stade du miroir... » [3], de « L'agressivité en psychanalyse » [4], du moi idéal, des images et mirages de l'identification narcissique. Elle se verra – à l'instar de bien d'autres concepts centraux, comme le souligne J.-A. Miller – progressivement dégagée dans sa valeur symbolique. L'identification n'est dès lors plus seulement « captation » du sujet par l'image, mais implique les trois registres imaginaire, symbolique et réel.

« L'assise pulsionnelle » des identifications

En 1921, dans le chapitre VII de sa *Massenpsychologie*, Freud indique que l'« identification est connue de la psychanalyse comme expression première d'un lien affectif à une autre personne. Elle joue un rôle dans la préhistoire de l'Œdipe » [5]. « Simultanément à cette identification au père, ajoute-t-il, [...] le garçon a commencé à effectuer un véritable investissement objectal de la mère » [6]. Freud souligne ainsi que le sujet « présente donc alors deux liens psychologiquement différents, avec la mère un investissement objectal nettement sexuel, avec le père une identification exemplaire » [7]. Ces deux champs conflueront par la suite vers le complexe d'Œdipe.

En distinguant *investissement d'objet* et *identification*, Freud vise à articuler « l'assise pulsionnelle » de ce qui « régit de façon déterminante la vie psychique » [8]. S'appuyant sur la clinique, il indique soit que « l'identification prend la

place du choix d'objet » (quand Dora imite symptomatiquement la toux du père, par exemple), soit qu'elle « se fait à l'objet » (homosexualité masculine) ou encore que « l'ombre de ce dernier tombe sur le moi » (mélancolie), etc. Comme l'indique J.-A. Miller, l'identification se révèle donc « impensable » sinon « sur le fond de la relation d'objet » [\[9\]](#) et de la satisfaction que le sujet y trouve.

La première identification freudienne au père primitif, par exemple, une fois tamponnée par l'opération du Nom-du-Père, « laisse des traces dans les exigences d'un Surmoi, parfois "obscène et féroce" » [\[10\]](#). De même, la toux de Dora, qui relève de l'identification à un trait prélevé sur le père comme objet d'amour, ne laisse pas quitte le sujet de cette marque de jouissance. Enfin, dans son article sur « Le racisme 2.0 » [\[11\]](#), Éric Laurent nous fait saisir, au sujet de la troisième identification freudienne, qu'une foule stable, telle l'armée par exemple, peut comporter en elle-même une exigence de jouissance illimitée, telle celle de la horde.. Saisir l'assise pulsionnelle de l'identification peut éclairer le reste de l'opération identificatoire.

L'identification « multiple et impossible »

« L'effacement des grands récits identificatoires et la multiplication des petites histoires mettent en évidence les paradoxes de l'individualisme démocratique de masse » [\[12\]](#), indique É. Laurent dans *L'Envers de la biopolitique*. Les grands repères, comme l'Idéal du moi du sujet, ont une « fonction essentiellement pacifiante » [\[13\]](#). Ils comblent le manque-à-être du sujet, répondent à sa division structurale. Quand l'assise même de l'Autre de la tradition et de la transmission vacille sur ses bases, quand le discours de l'Autre apparaît toujours davantage pluralisé, éclaté, multiple, que devient l'identification ? « Que se passe-t-il lorsque l'inconsistance descend au niveau de l'identification ? » [\[14\]](#)

Lacan et J.-A. Miller nous donnent, de ce point de vue, des repères : « l'idéal, comme le rappelle É. Laurent, apparaît toujours présent dans son exigence, mais ne trait[e] plus la jouissance dont il s'agit » [\[15\]](#), laissant toujours davantage le sujet aux prises avec sa jouissance autistique, celle des *Uns-tout-seuls...* « C'est l'enjeu de la proposition de Lacan, souligne É. Laurent : passer d'un régime de l'inconscient fondé sur l'identification, [...] à un inconscient fait des équivoques par lesquelles le corps déchiffre le traumatisme en tant que lieu d'où émergent la jouissance et son scandale » [\[16\]](#).

Une cure analytique révèle donc que « tandis que se déroulent les identifications qui ont tramé l'histoire du sujet, [...] non seulement l'identification est multiple, mais, surtout, qu'elle est impossible. [...] La séparation d'avec l'Autre ne gîte pas dans la chaîne signifiante, même réduite à son trognon. Il reste impossible au sujet de se signifier lui-même » [\[17\]](#). Elle permet de mettre le doigt sur ce point, crucial pour le sujet comme pour l'Autre : « tout ensemble humain comporte en son fonds une jouissance égarée, un non savoir fondamental sur la jouissance qui correspondrait à une identification » [\[18\]](#).

[\[*\]](#) Version réduite et revue d'un texte initialement publié dans les actes 2016-2017 du bureau de Rennes de l'ACF-VLB, *Suites & Variations*.

[\[1\]](#) Miller J.-A., « L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique », *La Cause freudienne*, n°35, février 1997, version CD-ROM, Paris, Eurl-Huysmans, 2007, p 8.

[\[2\]](#) *Ibid.*

[\[3\]](#) Lacan J., « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 93-100.

[4] Lacan J., « L'agressivité en psychanalyse », *Écrits, op. cit.*, p. 101-124.

[5] Freud S., « Psychologie des foules et analyse du moi » (*Massenpsychologie*), *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981, p. 167.

[6] *Ibid.*

[7] *Ibid.*

[8] Laurent É., « Le racisme 2.0 », *Lacan Quotidien*, n°371, 26 janvier 2014, [publication en ligne](#).

[9] Miller J.-A., *in* Miller J.-A. & Laurent É., « L'orientation lacanienne. L'Autre qui n'existe pas... », *op. cit.*, cours du 27 novembre 1996.

[10] Stevens A., « Deux destins pour le sujet : identifications dans la névrose et pétrification dans la psychose », *Les Feuilletts du Courtil*, n°2, mai 1990, [disponible sur internet](#).

[11] Laurent É., « Le racisme 2.0 », *op. cit.*

[12] Laurent É., *L'Envers de la biopolitique. Une écriture pour la jouissance*, Paris, Navarin, 2016, p. 9.

[13] Miller J.-A., *in* Miller J.-A. & Laurent É., « L'orientation lacanienne. L'Autre qui n'existe pas... », *op. cit.*, cours du 27 novembre 1996.

[14] *Ibid.*, cours du 4 décembre 1996.

[15] Laurent É., *in* Miller J.-A. & Laurent É., « L'orientation lacanienne. L'Autre qui n'existe pas... », *op. cit.*, cours du 4 décembre 1996.

[16] Laurent É., *L'Envers de la biopolitique, op. cit.*, p. 69.

[17] Laurent É., « La passe et ses restes d'identification »,

La Cause freudienne, n°76, décembre 2010, p. 46, [disponible sur Cairn](#).

[18] Laurent É., « Le racisme 2.0 », *op. cit.*